



# BRIZEUX

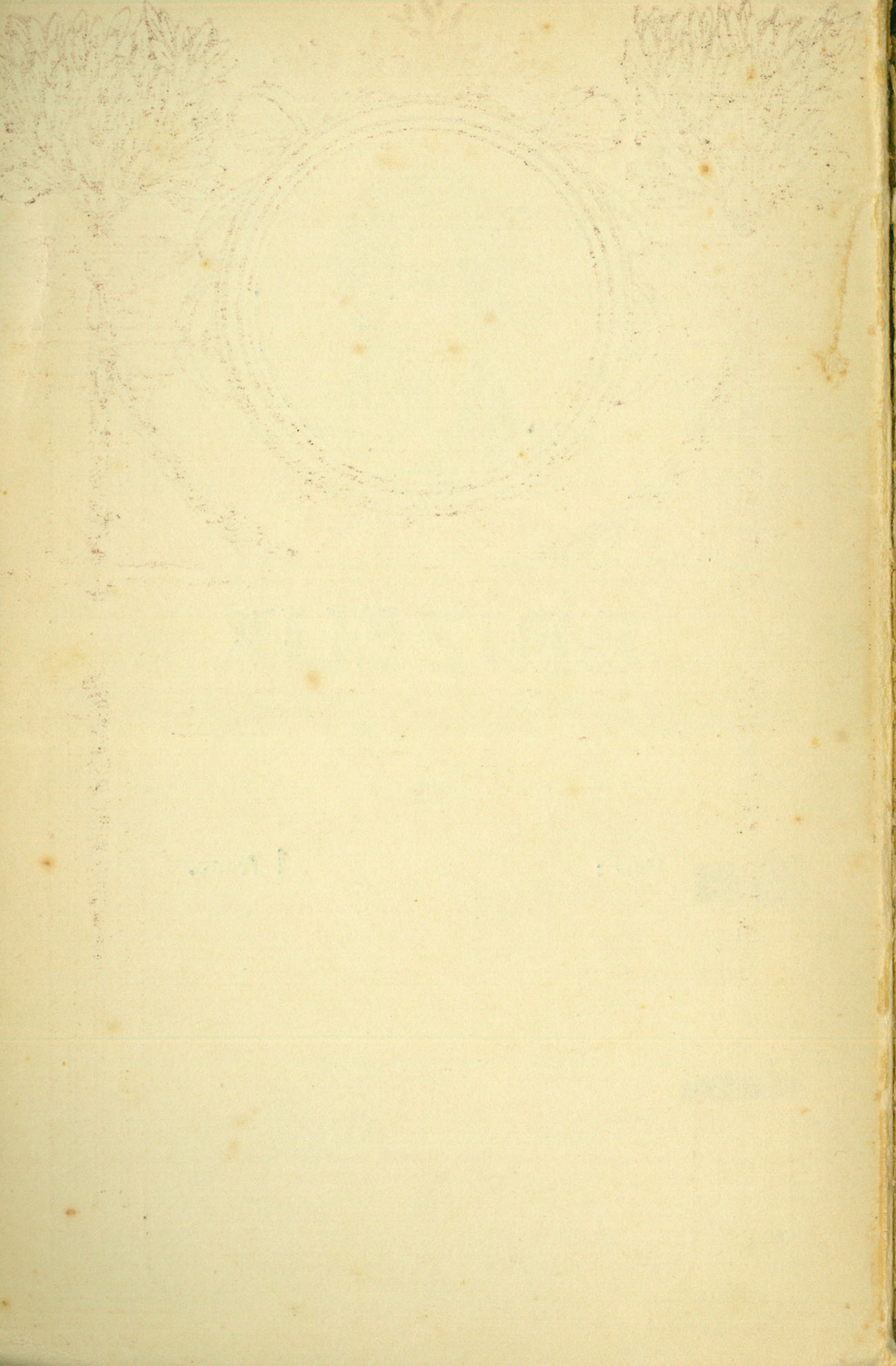
PRIX :

1 franc.

LOUIS MICHAUD  
ÉDITEUR  
168 B<sup>D</sup> ST GERMAIN PARIS

Geo. Dorival







Alexander Search.

---







*Auguste Brizeux*













BRUNET

1858

MARIE

Les BRE...

FLEUR D'OR

HISTOIRES POETIQUES

L. de Vico Alleavme



BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

---

---

AUGUSTE  
BRIZEUX

---

---

MARIE. — LHS BRETONS. — LA FLEUR D'OR. —  
PRIMEL ET NOLA. — HISTOIRES POÉTIQUES.

---

---

Choix, Notice biographique et bibliographique  
par

ALPHONSE SÉCHÉ

*Avec deux portraits et un autographe de Brizeux  
et plusieurs dessins*



LOUIS-MICHAUD

ÉDITEUR

168, boulevard Saint-Germain

PARIS









AUGUSTE BRIZEUX

à vingt ans.

## SUR AUGUSTE BRIZEUX

---

---

*La vie de Brizeux ne fut pas particulièrement mouvementée, elle est pauvre de ces événements pittoresques qui permettent à un biographe de donner du relief et de la variété à son modeste travail. La fin même du poète, assez lamentable et douloureuse, n'a rien de tragique. En vrai fils de Bretagne, travailleur tenace et sincère, Brizeux écrit son œuvre en dehors de tous calculs d'ambition, et sans chercher jamais pour son nom la vaine renommée d'une tapageuse publicité. Mais, si cette vie manque de faits saillants, si elle n'est traversée ni par de grandes douleurs, ni par de grandes passions ; si, enfin, elle est totalement dénuée de romanesque, il y en a peu, en revanche, qui soient plus probes et plus vraiment dignes. Pendant trente ans, il compose l'élégie familière ou la rustique épopée de la Bretagne, pendant trente ans, il célèbre cette « terre de granit recouverte de chênes » ; toutes ses forces et toutes ses pensées il les donne à son cher pays, n'ayant qu'une crainte : mourir avant d'avoir achevé l'œuvre commencée. D'une santé chaque jour affaiblie par la maladie et les privations, combien à sa*



place eussent abandonné la tâche en cours de route, et combien auraient cherché dans des travaux plus faciles et plus rémunérateurs un peu de ce bien être que l'auteur de *MARIE* connut si rarement. Pour Brizeux qui s'était fixé un but, la vie entière tenait dans la réalisation de ses projets et de ses vœux. Il n'y avait point de plaisirs, point de joies hors du travail entrepris et, pour le mener jusqu'au bout, il se résignait à tous les sacrifices, il acceptait toutes les privations. Jamais écrivain ne fut plus sincère, ni plus désintéressé. « Il n'y a peut-être pas, dans toute notre histoire littéraire, — dit avec raison l'abbé Lecigne — un second exemple après le sien d'un poète souffrant par toutes les parties vulnérables de son être, de la pauvreté, de la maladie, de l'isolement, de l'incurable doute, et malgré tout, ne laissant point transpirer dans son œuvre les révoltes de sa nature, ne parlant aux hommes que de résignation, de jouissances pures, de foi et de pitié ». — Chez cet esprit mélancolique et d'un scepticisme douloureux, l'art avait pris la place de la religion ; sa foi naïve de Breton, Paris l'avait détruite petit à petit, et, tout l'idéal du barde, tout son besoin de beauté et d'infini, tout l'instinct mystique de sa race, il les avait reportés sur la poésie. Comme l'a écrit Saint-René Taillandier : « le trait dominant de son œuvre, c'est sa passion pour l'art ; et l'art était pour lui l'interprète des plus consolantes pensées ». Aussi est-ce d'un cœur fervent que Brizeux s'écrira :

Il est doux par le beau d'être ainsi tourmenté  
 Et de le reproduire avec simplicité ;  
 Il est doux de sentir une jeune figure  
 S'élever dans vos mains harmonieuse et pure,  
 Si belle qu'on l'adore et qu'on en fait le tour,  
 Amoureux de l'ensemble et de chaque contour ;  
 Sous la forme, il est doux de répandre la flamme  
 En s'écriant : « Voici la fille de mon âme !  
 Jusqu'au foyer d'amour pour elle j'ai monté :  
 Admirez ce reflet de la divinité ! »

. . . . .



*Et encore :*

Le beau, c'est vers le bien un sentier radieux,  
C'est le vêtement d'or qui le pare à nos yeux.

\* \* \*

*A en croire le poète, les Brizeux (Brizeuk, breton, de Breiz, Bretagne) auraient été originaires d'Irlande. — « Le grand-père de mon grand-père Adrien, dit-il dans son journal, vint en France avec le roi Jacques (1). Ceci a été souvent raconté à ma tante par sa vieille tante Keri-huel... Sur la cheminée de notre maison du Faouët était le portrait de Brizeuk du Plessis, dans une espèce de costume de juge, avec une perruque à la Louis XIV ». Et, plus loin, il ajoute : « mes cœurs étaient les richards du pays ». Mais lorsqu'il vint au monde, il y avait déjà beau temps que la richesse de sa famille n'existait plus qu'à l'état de souvenir. Le grand père Adrien (2) qui « mettait une barrique pleine sur ses genoux et pouvait casser un louis entre ses doigts » avait laissé plus d'enfants, à sa mort, que de fortune. Le vieux manoir des ancêtres fut vendu. Ce n'était guère d'ailleurs qu'un pavillon : « une seule porte sur la façade, au-dessus deux petites fenêtres en arcade, voilà tout ». Mais c'était là « que le vieux Brizeuk, chaque dimanche, après vêpres, venait se divertir et régaler ses amis du Faouët, là qu'il faisait ses joyusetés et déployait ses forces... » Et Brizeux se prend à soupirer tristement : « Pourquoi a-t-il fallu vendre la petite maison de campagne des vieux Brizeuk ? »*

*Le père du barde, Pélage-Julien, était chirurgien de marine. Il avait épousé une modeste marchande de Lorient, Françoise-Souveraine Houget qui, paraît-il, descendait de Quentin de Latour, le grand pastelliste du XVIII<sup>e</sup> siècle. De cette union naquit, à Lorient, le 12 septembre 1803 Julien-Auguste-Pélage Brizeux, notre poète.*

---

(1) Jacques II qui fut détrôné par Guillaume d'Orange, en 1688.

(2) Il était notaire et contrôleur des actes.



*En 1810, le chirurgien mourait à Cherbourg, à bord du vaisseau impérial Le Courageux. Sa veuve le pleura-t-elle beaucoup ? C'est peu probable. Toujours est-il qu'un an plus tard, elle épousait, en secondes noces un négociant lorientais, M. Jacques Boy r dont elle eut deux fils et une fille, qui devaient aimer l'auteur des BRETONS comme leur véritable frère.*

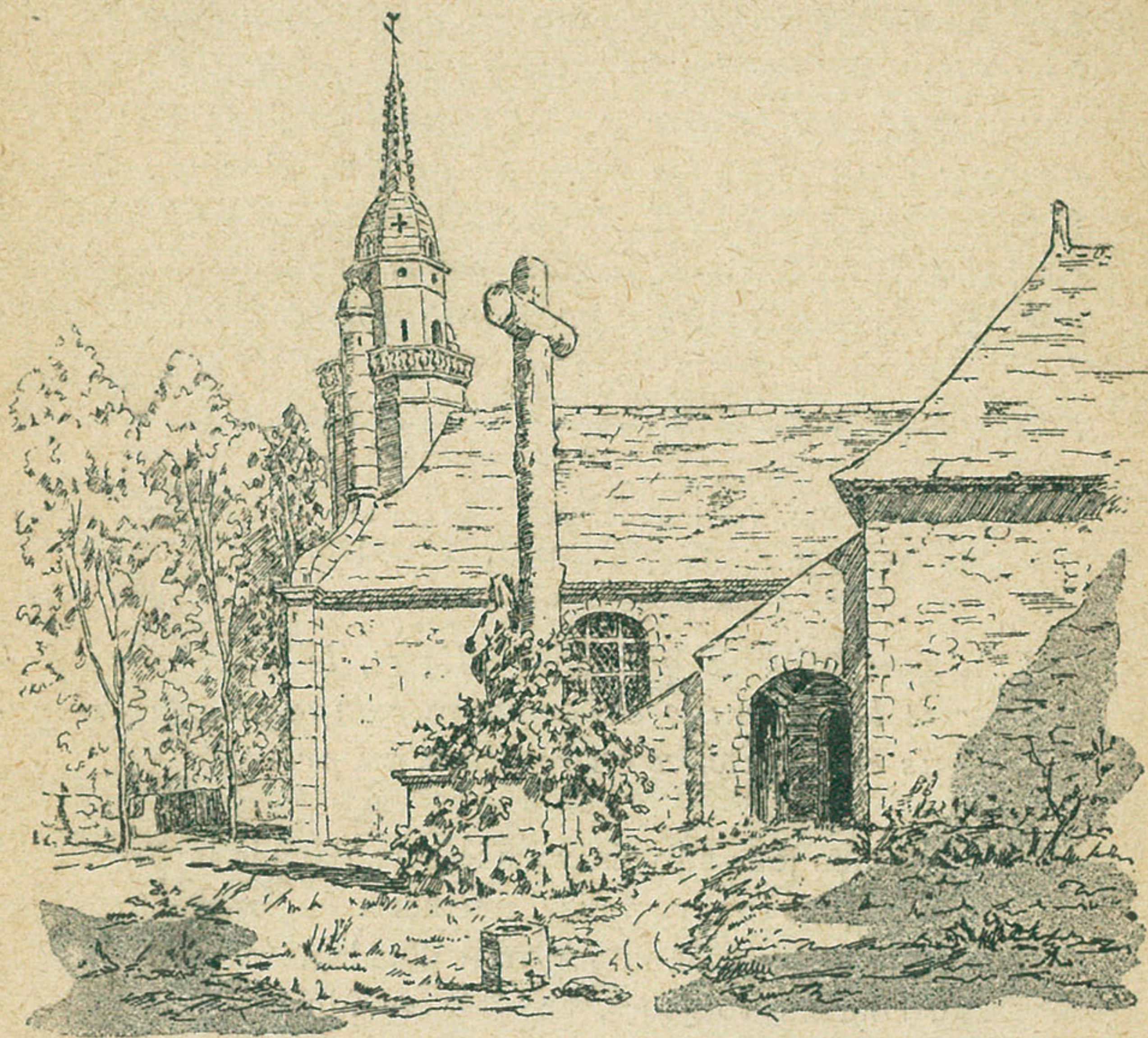
*Auguste Brizeux était dans sa huitième année lorsqu'on l'envoya à Arzanô, où le curé tenait une petite école.*

*« A mi-chemin entre la ville de Quimperlé et le gros bourg de Plouay, sur la limite du pays de Vannes et de Cornouailles, le village d'Arzanô montre ses maisons blanches et les toits de ses métairies. La nature y a ramassé comme en un cadre étroit toutes les grâces sauvages de l'Armorique : entre le Scorff et l'Ellé qui les entourent de leurs méandres, voici des champs de blé noir dans la plaine entrecoupée de rochers, des chênes enfonçant leurs robustes racines en un sol de granit, et sur le bord des chemins à peine frayés, des touffes de houx, de petits bouquets de sapins et de châtaigniers. Si vous suivez au printemps la route nationale d'une pente assez roide qui traverse le village, elle vous réserve de gracieuses surprises : à gauche, des landes, des prairies où courent de petits pâtres, pieds nus, à travers les ajoncs ; le ruisseau du Laz coule doucement dans une vallée superbe, interrompu çà et là par de minuscules cataractes et des îlots d'un vert tendre. A droite, des champs de seigle d'abord, puis un paysage de rochers descendant à pic sur la route, avec des guirlandes de fleurs jaunes. Mais tout à coup le tableau s'élargit, les rochers décrivent une courbe imprévue : c'est la vallée du Scorff et le pont Kerlô. La rivière roule à vos pieds son onde tranquille, d'une limpidité de cristal ; de maigres fleurs d'eau s'accrochent aux buissons de la rive et s'allongent en longues tresses blanches et le Scorff disparaît en chantant dans un fouillis de hêtres, de pins et de chênes. Aucune parole ne peut rendre l'impression de ce paysage : c'est le calme, la paix virgilienne, une volupté de repos. La tristesse des*



landes, la morne mélancolie des blocs de quartz a fait place soudain à une sensation indéfinissable de sérénité et de douceur... » (1)

Voilà le cadre où Brizeux va passer cinq des plus



L'ÉGLISE D'ARZANNO

Dessin à la plume de M. Ludovic Alleaume. d'après un croquis de M. Eugène Guyiesse.

heureuses années de sa jeunesse, auprès du bon M. Lenir, le curé d'Arzanô qui lui donnera ses premières notions de latin. Les joyeux ébats dans les bruyères, les leçons apprises en pleine nature, au milieu des ajoncs et des genêts fleuris, les courses, les jeux autour de l'humble presbytère, tout cela chantera plus tard dans la mémoire

(1) Abbé C. Lecigne : *Brizeux, sa vie, ses œuvres.*



*du poète, souvenirs délicieux qui lui inspireront ses plus beaux poèmes. Et puis, à ces souvenirs d'écoliers, si frais, si clairs, ne vient-il pas s'en ajouter un autre, infiniment tendre, celui-là?... Alors, Brizeux revit par la pensée les heures pieuses passées dans la petite église d'Arzanô lorsque l'abbé Lenir enseignait le catéchisme, en langue bretonne, à tous les enfants du village et des hameaux voisins. Il voit le chœur tout rempli de jeunes têtes, les garçons d'un côté, les filles de l'autre. Parmi celles-ci, il y en avait une qui, sans être précisément jolie, avec son corset rouge, ses jupons rayés et sa coiffe blanche sur ses cheveux noirs, possédait une grâce singulière. Elle portait le doux nom de Marie. C'était une petite paysanne du Moustoir.*

Chaque jour, vers midi, par un ciel chaud et lourd,  
Elle arrivait pieds nus à l'église du bourg...

*Il n'avait d'yeux que pour elle et, le catéchisme fini, il courait les chemins creux en sa compagnie, au risque d'être mis en pénitence en rentrant au presbytère :*

Longtemps je la suivais, sous le bois, dans la lande,  
Dans les prés tout remplis d'une herbe épaisse et grande;  
Enfin je m'arrêtais, ne pouvant plus la voir.  
Elle, courant toujours, arrivait au Moustoir.

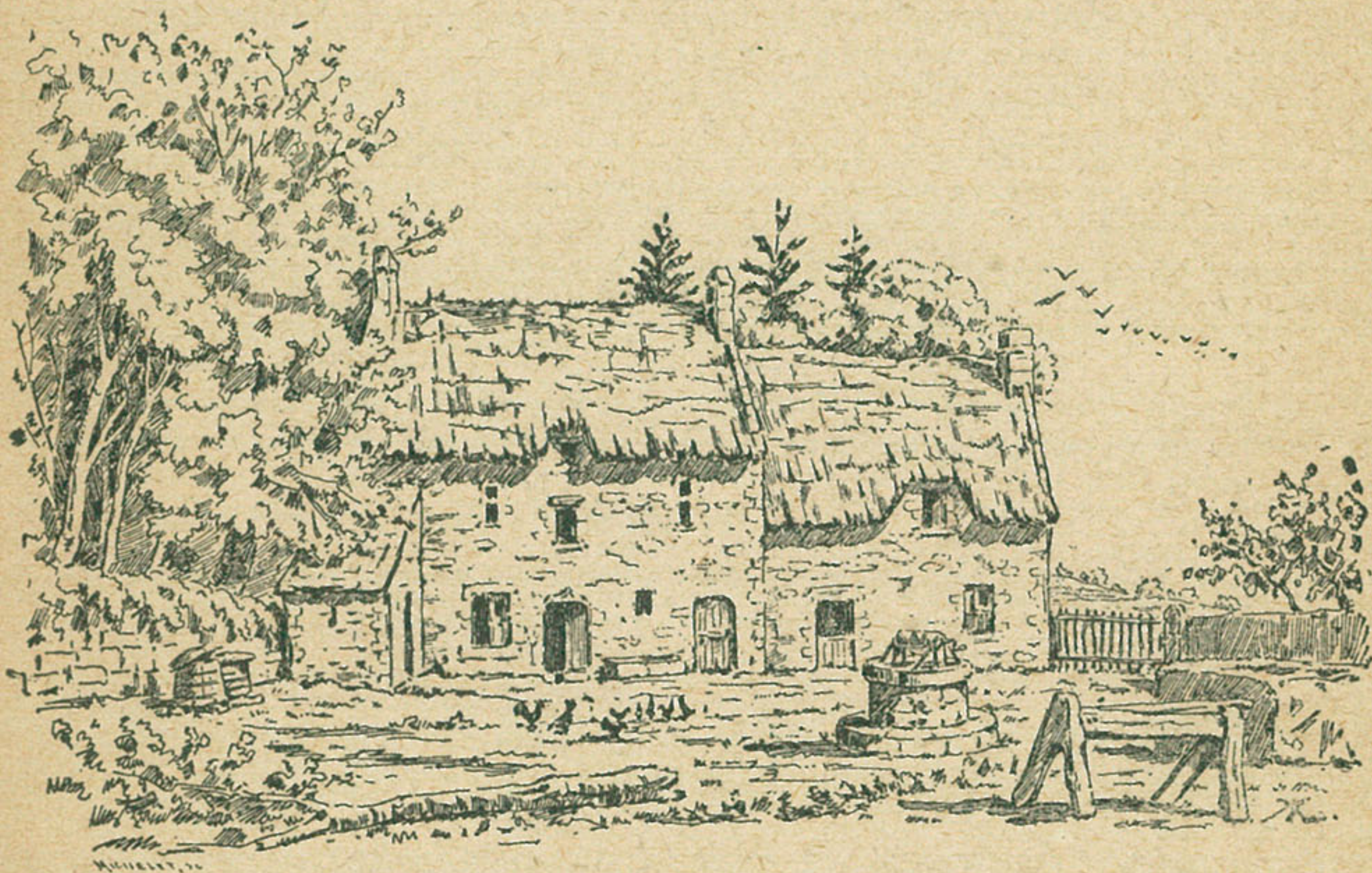
*Lorsqu'il aura quitté l'école de l'abbé Lenir pour le collège de Vannes, aux vacances, il reviendra à Arzanô voir Marie. Ensemble, ils iront promener par la lande, ou s'asseoir au pont Kerlô, « laissant pendre, en riant, leurs pieds au fil de l'eau ». Et, évoquant tous ces souvenirs de sa jeunesse, le cœur ému, le poète s'écrira dans un admirable élan d'inspiration :*

Bien des jours ont passé depuis cette journée,  
Hélas ! et bien des ans ! Dans ma quinzième année,  
Enfant, j'entrais alors ; mais les jours et les ans  
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants ;



Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles ;  
 Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,  
 Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,  
 Mes amours de quinze ans reflleuriront toujours.

*Toujours ! Il n'a point menti. A Paris, dans ses heures de tristesse, c'est vers la jeune paysanne du Mous-*



LA MAISON DE MARIE, AU MOUSTOIR

■ Dessin à la plume de M. Ludovic Alleaume, d'après un croquis de M. Eugène Guyièsse.

toir qu'il porte ses pensées ; lorsqu'il retourne en Bretagne, il demande après elle, il veut tout connaître de sa vie. — Et quelle émotion, le jour où elle lui apparaît avec ses deux enfants ! — car Marie s'était mariée (1). — N'est-ce point pour elle qu'il écrit « avec amour ce livre qu'elle ne lira jamais » et dont Sainte-Beuve a dit : « MARIE est le livre poétique le plus virginal de notre temps ;

(1) La muse de Brizeux, s'appelait Marie-Anne Pellânn, elle épousa un nommé Thomas Bardoünn dont elle eut de nombreux enfants. On vous montre encore au Moustoir, la métairie qu'elle habitait, les landes où elle gardait ses vaches et le hameau du Cléziou où elle vécut longtemps.



*c'est même le seul véritablement tel que je connaisse ». Enfin, lorsqu'il voyagera en Italie, quel nom cher viendra sur ses lèvres se mêler aux noms glorieux des grands poètes et des grands artistes de l'antiquité et de la Renaissance, — confondus dans un même sentiment d'admiration et d'amour ? — encore, toujours le doux nom de Marie.*

*Marie aura été la Béatrice de Brizeux.*

\* \* \*

*Du collège de Vannes où on l'avait mis, en 1816, Auguste Brizeux fut envoyé, trois ans plus tard, au collège d'Arras. Il y termina ses études sans avoir toutefois passé par la classe de philosophie. Evidemment, sa mère qui le destinait au notariat, avait jugé que le commerce de Platon ne lui était pas indispensable. Le futur poète fut donc retiré du collège et placé chez un avoué de Lorient, d'où il ne sortit que pour venir faire son droit, à Paris.*

*Quand Brizeux arriva dans la capitale, au mois de décembre 1823, le mouvement romantique était en pleine organisation. Lamartine qui avait publié ses MÉDITATIONS en 1820, venait de faire paraître ses NOUVELLES MÉDITATIONS ; Hugo préparait le second volume de ses ODES ET BALLADES ; Alfred de Vigny était au lendemain de MOÏSE et d'ELOA, et, depuis juillet, la MUSE FRANÇAISE imprimait chaque mois les meilleures pages, poésie ou prose, de cette bouillonnante jeunesse littéraire qui avait entrepris de rénover les lettres. C'était le moment où les premiers numéros du GLOBE agitaient le monde des écrivains et des artistes car, dans ce temps là, peintres, sculpteurs, poètes, musiciens formaient une seule et même grande famille. Dans les ateliers, on déclamaient le PAS D'ARMES DU ROI JEAN ou la CHASSE DU BURGRAVE, on étudiait Dante, Shakespeare, Goethe, Byron, W. Scott... Le moment du Salon venu, les littérateurs mettaient leur plume au service des artistes et ceux-ci, à leur tour, allaient fournir bientôt les troupes pittoresques et bruyantes qui applaudiront d'enthousiasme*



aux hardiesses scéniques de leurs camarades. C'est qu'alors tous combattaient avec la même sincérité et le même désintéressement. Un souffle débordant d'idéal avait passé sur la France. Comme l'écrira plus tard Théophile Gautier, « il s'opérait un mouvement pareil à celui de la Renaissance. Tout germait, tout bourgeonnait, tout éclatait à la fois. Des parfums vertigineux se dégageaient des fleurs, l'air grisait, on était plein de lyrisme et d'art ».

Brizeux subit la contagion. Puisqu'il est venu à Paris pour apprendre le droit, il suivra les cours de l'École, encore que l'étude des PANDECTES le passionne médiocrement. Il lui faut trois ans pour mériter le diplôme de bachelier en droit. Le meilleur de son temps, il le passe dans la compagnie d'artistes et de poètes. Il fréquente chez les Johannot, chez les Deveria, chez Ziegler et surtout chez Ingres qu'il aimait entre tous. Ici et là, il se rencontrait avec Sainte-Beuve, David d'Angers, Gustave Planche, Alfred de Musset, Hugo lui-même déjà tout plein de son rôle de chef d'école. Alfred de Vigny, auquel il avait été présenté, s'était pris pour lui d'une affection qui ne se démentira jamais. Enfin, le 27 septembre 1827, il débutait dans la vie littéraire en faisant représenter, au Théâtre-Français, un à propos en vers : RACINE, écrit avec la collaboration de Philippe Busoni.

Ce jour-là, le sort en est jeté, Brizeux abandonne définitivement la basoche !

Il lui reste à trouver sa véritable voie, il hésite entre le théâtre, le roman et la poésie ; il faudra le succès de MARIE, en 1832, pour la lui indiquer. Aussi bien, cette indécision nous conduit à penser avec A. de Vigny, que l'auteur des BRETONS n'était pas ce qu'on est convenu d'appeler un poète né. « Brizeux est un esprit fin et analytique qui ne fait pas des vers par inspiration et par instinct, mais parce qu'il est résolu d'exprimer en vers les idées qu'il choisit partout avec soin ». (1) — Ce qu'il paraît avoir senti profondément, et cela d'une façon tout

---

(1) A. de Vigny : Journal d'un poète.



*instinctive, c'est son amour pour la Bretagne. Hors cela, il semble bien que l'inspiration poétique ait manqué chez lui de spontanéité. Il a apporté à faire des vers cette volonté qui est une des fortes vertus de sa race. De là sans doute la rudesse caractéristique de sa langue. N'ayant pas à sa disposition le débordant lyrisme des poètes de son temps, il s'applique à condenser sa pensée dans des pièces courtes, le plus souvent et, en tous cas, toujours dépourvues de développements verbeux et vides. Son vers est plein, sa phrase concise. Il n'est point douteux que s'il l'eût voulu, il serait venu à bout de donner plus d'ampleur à ses compositions. Mais n'aurait-ce point été à leur détriment ? Le mérite de Brizeux sera précisément de n'avoir pas forcé son talent. Et, en vérité, on peut dire qu'il entre dans son art, à côté d'un don parfait de la mesure et de l'observation vraie des êtres et des choses, une part importante d'empêchement !*

*Malheureusement son manque de facilité ne le sert pas toujours. L'effort et l'insuffisance d'inspiration sont parfois trop évidents. Malgré le travail, l'expression juste, la rime heureuse, le mot propre ne se sont point présentés. Combien de pièces, charmantes par les détails, par le pittoresque sans outrance qui sont d'une regrettable pauvreté poétique ! Bien entendu ceci ne s'applique aucunement à MARIE. Jamais, en effet, Brizeux ne connut une plus délicieuse et plus naturelle inspiration. Aussi ce poème, un des plus jolis de notre littérature, reste-t-il son chef-d'œuvre. C'est que pour chanter la petite paysanne d'Arzanô, Brizeux n'avait eu qu'à écouter battre son cœur. Il avait évoqué des impressions de l'enfance : ne sont-ce pas les plus vives et les plus fraîches qui puissent revenir à la mémoire d'un homme ?.....*

*Le succès de MARIE avait été considérable, La douce et platonique idylle du poète breton apportait une note naïve et pure qui reposait des passions forcenées, des amours fermentées et sanglantes qui triomphaient alors dans le roman et au théâtre. « En lisant ce livre tout virginal et filial, — écrivait Sainte Beuve, — le DECOR, le VENUSTUS, le SIMPLEX MUNDITUS des anciens revien-*



ment à la pensée pour exprimer le sentiment qu'il inspire dans sa décence continue. Les plus vrais tableaux, les plus vives réalités qu'il nous offre ont encore un parfum antique qui trahit une instinctive familiarité avec les poètes du Musée et de l'Anthologie. Quelque chose de ce qu'on éprouve devant l'ŒDIPE d'Ingres, ou à la lecture de l'ANTIGONE de Ballanche, se retrouve ici, moins grave et ménagé sans un adorable artifice. L'élégie du PONT-KERLO me reporte involontairement à Moschus ; l'HYMNE DE LA PITIÉ pourrait être un écho plaintif de Synésius...»

Désormais, Brizeux allait se consacrer entièrement à la poésie.

\* \* \*

Quelques semaines après la publication de MARIE, Brizeux, en compagnie d'Auguste Barbier, l'auteur des IAMBES, se mit en route pour l'Italie. Au reste, ce voyage, il devait le refaire quatre fois. La dernière fois, ce fut en 1847. Avec la Bretagne, l'Italie était devenue la seconde patrie de son âme. A la Bretagne, il devait son inspiration première et fraîche, son goût des choses rustiques, son amour des mœurs simples et son besoin de merveilleux ; à l'Italie, il demanda l'affinement et la science de son art. Sans ses voyages, il n'eut jamais traduit Dante ni écrit LES TERNAIRES. Reste à savoir si ce recueil aurait manqué à sa gloire. La vérité est que si LES TERNAIRES nous révèlent un Brizeux artiste intéressant, ils rompent quelque peu, par contre, l'harmonie d'ensemble de son œuvre. Il s'en est défendu, mais c'est nier l'évidence. Certes, on exagère lorsqu'on prétend interdire à un poète de changer la formule de son art. Encore faut-il que le changement soit justifié. Il ne l'est précisément pas assez chez Brizeux. Ce qui constituait son originalité, sa personnalité au lendemain de la publication de MARIE, et ce qui la constitue encore aujourd'hui, c'était d'avoir chanté son pays. Et cela de telle façon qu'il avait apporté quelque chose de neuf dans notre littérature. Aux yeux des gens de 1842, tout comme aux nôtres, il incarnait véritablement



*la Bretagne, sa mer mystérieuse, ses genêts et ses bruyères, ses landes, son ciel gris et le rude granit de ses côtes tragiques.*

*Or, si parfait artiste qu'il se montrât dans la FLEUR D'OR (à dater de la seconde édition LES TERNAIRES portèrent ce nouveau titre !) il n'offrait rien là qui fu comparable à MARIE, au point de vue de la nouveauté. Sa pensée est élevée, bien que souvent d'un symbolisme assez vague, sa forme très soignée est pure, son inspiration est variée... mais, en somme, l'effort, et surtout le résultat poétique n'est pas suffisant pour que l'auteur des TERNAIRES fasse oublier le poète de MARIE. Qu'il y ait plus d'art ici que là, comment ne pas le reconnaître ? Certaines pièces, L'EGLISE BYZANTINE, LES CHANTS ALTERNÉS... et d'autres, sont admirables, cependant la forte personnalité de Brizeux ne s'y affirme pas comme dans la délicieuse idylle d'Arzanô, ou comme elle s'affirmera plus tard dans les HISTOIRES POÉTIQUES. Heureusement, il reviendra bientôt à ses premières amours :*

Des villes d'Italie où j'osai, jeune et svelte,  
 Parmi ces hommes bruns montrer l'œil bleu d'un celte,  
 J'arrivais plein des feux de leur volcan sacré.  
 Mûri par leur soleil, de leurs arts enivré.  
 Mais dès que je sentis, ô ma terre natale,  
 L'odeur qui des genêts et des landes s'exhale,  
 Lorsque je vis le flux, le reflux de la mer,  
 Et les tristes sapins se balancer dans l'air,  
 Adieu les orangers, les marbres de Carrare !  
 Mon instinct l'emporta, je redevins barbare,  
 Et j'oubliai les noms des antiques héros,  
 Pour chanter les combats des loups et des taureaux !

\* \* \*

*C'est à ce retour vers sa « terre natale » que nous devons les BRETONS, PRIMEL ET NOLA et les HISTOIRES POÉTIQUES, encore que ces dernières ne soient pas uniquement consacrées à la Bretagne. Une transformation s'est faite*



en son esprit. Il a dépouillé l'artiste philosophe qu'il s'était révélé dans la FLEUR D'OR, pour devenir le peintre des mœurs simples et rustiques, le chantre des humbles.

Les BRETONS forment une manière d'épopée populaire. Ce qu'a voulu Brizeux, dans cet ouvrage, ça été de montrer la vie du paysan et du marin d'Armorique, et non pas seulement la vie matérielle et son rude pittoresque, mais aussi la vie morale avec ses croyances et ses superstitions païennes. « La Bretagne d'aujourd'hui, celle du

### *Le jeune Homme*

*L'andei et geras, sur tous deux billa  
un fleur d'or qui sant charmer,  
mais sur la lande, ô jeune fille  
S'ouvre la fleur qui fait aimer.*

#### LA CHANSON DE LA FLEUR D'OR

*Fac-similé d'une poésie autographe de Brizeux.*

moyen âge et celle des druides, la lutte naïve des prêtres catholiques et des paysans celtes sur le terrain des traditions, cette harmonie des contraires qui recouvre une fidélité obstinée aux instincts primitifs de la race (1), » voilà ce que le poète a mis dans son œuvre :

« Petit enfant, longtemps en robe, chanter seul dans la lande en gardant les bestiaux ; vers douze ans, accourir par les chemins creux, d'une lieue et plus, au catéchisme ; bientôt fleurir en de fraîches amours au milieu des Pardons, des luttes et des veillées, — amours qui, après la grande épreuve du tirage au sort, se termineront à l'église ; — et, dès lors, tout au travail sérieux, élever dans les mêmes mœurs la jeune famille, puis ensevelir les grands

(1) Saint-René Taillandier.



parents : voilà les phases invariables, et les mêmes pour tous, de cette existence sévèrement réglée. Un pèlerinage lointain à Sainte-Anne d'Auray où à Saint-Jean-du-Doigt, quelque foire célèbre comme celle de Kemper ou de la Martyre, seront les événements notables ; mais le chant, les croyances, les traditions merveilleuses sauront bien animer de leurs couleurs riantes ou sombres cette apparente monotonie.

« Tel est l'harmonieux ensemble qu'il fallait reproduire dans sa simplicité variée, afin que, lisant ce récit, on pût dire : « Les choses se passent ainsi en Bretagne ; cette histoire doit être vraie » (1).

Brizeux a-t-il pleinement réussi dans son entreprise ? On n'oserait l'affirmer. Ce n'est pas que les belles pages soient rares dans les BRETONS, mais, le plus souvent, cette poésie qui cherche à prendre des airs épiques, laisse voir l'effort et manque vraiment de puissance et d'inspiration. Dans certaines pièces cependant, — comme cette tragique CHARRETTE DE LA MORT, par exemple, — il parvient à des effets vraiment saisissants. Mais c'est encore par le détail que le livre retient l'intérêt. Brizeux est un peintre minutieux, il aime le pittoresque et ne craint pas la note réaliste. Ceci est très remarquable. Il y a, dans les BRETONS, des vers que l'on dirait d'un disciple de Maupassant. Voyez ce petit tableau :

« Alerte, mes enfants ! de vos draps sortez tous !  
 Demain vous dormirez, aujourd'hui levez-vous !  
 Sus ! Sus ! J'ai partagé l'ouvrage entre vous quatre.  
 Vous , Alan, balayez la grange et l'aire à battre ;  
 N'y laissez pas un grain de sable ; vous mettrez  
 Sous les bestiaux des lits de paille bien fourrés.  
 Vous, mes filles, il faut qu'en nos murs on se mire :  
 N'épargnez point vos bras, n'épargnez point la cire ;  
 Cirez tous les bahuts, frottez, cirez encor :  
 Je veux que ma maison brille comme de l'or. » (2)

(1) A. Brizeux, préface des Bretons.

(2) Les Bretons : Les Fiançailles.



*Il est d'ailleurs curieux qu'à côté de notes d'un réalisme simple et vrai, la plus grande partie de l'ouvrage soit écrite dans une langue faussement rustique. Brizeux prête à ses paysans un langage et des sentiments poétiques qu'on serait heureux de rencontrer chez bien des gens d'une plus forte culture. Et, A. de Pontmartin n'avait pas tort tout à fait de comparer la muse du poète breton à quelque riche héritière de Rennes ou de Ploërmel, mariée à un Parisien pur sang, en plein faubourg Saint-Germain, gardant dans son salon une coiffe blanche, une jupe rayée et une quenouille, mais au fond très élégante, très mondaine, et malgré un prononcé accent de terroir, parlant une langue très raffinée, manquant quelque peu de sincérité.*

*Les mêmes défauts se retrouvent dans l'idylle de PRIMEL ET NOLA, avec beaucoup de qualités en moins.*

*Il est visible que Brizeux a voulu donner un pendant à MARIE. Il a été trahi par ses moyens. Par-ci, par-là, on découvre un joli tableau, mais l'ensemble du poème est pauvre. L'histoire de Primel, un simple journalier qui met toute sa fierté à gagner ses habits de noce avant de céder aux sollicitations d'une jeune veuve, Nola, belle et riche et qui l'aime d'un amour désintéressé, est d'ailleurs infiniment menue. Et puis la fraîcheur naïve de MARIE n'est plus là ! Brizeux n'a pas retrouvé la source de cette juvénile émotion qui donne un si doux charme à son premier poème. Enfin, à force de vouloir être concis, il a versé insensiblement dans l'obscurité.*

*Les HISTOIRES POÉTIQUES n'échappent pas toujours non plus à ce reproche. Brizeux, dans les dernières années de sa vie était devenu l'esclave de la forme. La recherche du style, chez lui, nuisit souvent au naturel de la pensée. Il est vrai que la maladie l'avait épuisé. Le travail ne devait-il pas dissimuler ce que l'inspiration avait de pénible ? Cela est probable.*

*Pour ce qui est des HISTOIRES POÉTIQUES, on ne saurait méconnaître leur originalité. Les qualités d'observation réaliste dont Brizeux avait donné déjà des preuves, s'affirment résolument ici, ainsi qu'une très particulière familiarité d'expression et de forme qui*



*laisse deviner l'influence de Sainte-Beuve et de son JOSEPH-DELORME. Une pièce caractéristique de cette manière, est celle qui a pour titre JACQUES LE MAÇON(1). Jacques, avec un compagnon, travaille sur un échafaudage qui s'écroule. Ils se sont raccrochés à une planche, mais la planche est trop peu forte pour les porter tous les deux. « Jacques, dit le compagnon, j'ai une femme et trois enfants ». Alors, pour que le père de famille soit sauvé, Jacques se précipite dans la rue. Voilà le drame; c'est une page tragique et héroïque de la vie des travailleurs, de la vie des humbles, pour parler comme M. François Coppée. Ce n'est d'ailleurs point sans intention que nous écrivons ici le nom de l'auteur de LA GRÈVE DES FORGERONS. Il serait en effet facile de faire un rapprochement entre la poésie de M. Coppée et certaines pièces des HISTOIRES POÉTIQUES. Ici et là, on trouverait le même soin apporté au détail réaliste, le même souci de chanter l'héroïsme des cœurs simples, la poésie modeste des petites gens; on trouverait jusqu'à cette versification familière qui côtoie souvent la prose d'assez près. Est-ce que des vers comme ceux-ci ne pourraient pas être aussi bien sortis de la plume de François Coppée que de celle de Brizeux ?*

Adieu, mes bons petits. Toi, plus frais qu'une pomme,  
 Mon Paul, un gros baiser. Encore un ! encore un !  
 Femme, entre vos deux bras serrez donc mieux votre homme  
 Songez que jusqu'au soir je vais rester à jeun.

*Et encore :*

La bâtisse s'achève; avec votre ami Jacques  
 Bientôt je reviendrai, nous serons joyeux tous :  
 Du vin, un bon rôti, des œufs rouges de Pâques !  
 Tu sais, Jacques, tu sais que ta place est chez nous.

*On pourrait multiplier les citations; celles-ci suffiront à justifier notre remarque. Qu'on lise les HISTOIRES POÉTIQUES et l'on se rendra compte de l'influence que*

---

(1) Cette pièce avait d'ailleurs été publiée primitivement dans la *Fleur d'Or*.



*l'œuvre du poète breton a pu exercer sur la poésie de M. Coppée.*

\* \* \*

*Maintenant, quel rang assigner à Brizeux dans notre littérature poétique ? Il n'a ni le lyrisme, ni l'envolée d'un Hugo ou d'un Lamartine, il n'a pas non plus la sensibilité ni la souplesse exquise d'un Musset. Sa personnalité, cependant, est très forte. Cette langue concise et rude, qui porte en elle quelque chose de granitique, est bien à lui. Bien à lui aussi les sujets qu'il a chantés. Sa MARIE, pur chef-d'œuvre de grâce et de simplicité, est un des plus délicieux poèmes qu'on ait jamais écrit. C'est à Brizeux, assurément, que revient l'honneur d'avoir créé en France l'idylle vraie, l'idylle à la fois réelle et idéale — si éloignée, avec son doux parfum de terroir, des bergeries enrubannées à la mode du XVIII<sup>e</sup> siècle. Enfin, le plus beau titre de Brizeux, n'est-ce point encore d'incarner à nos yeux la Bretagne, toute la Bretagne avec ses légendes, ses fées, ses Korrigans, sa mer, sa lande, ses menhirs : toute sa poésie rustique, sauvage et mystérieuse ! Quel autre poète, — si ce n'est Jasmin peut-être et, de nos jours Mistral, — symbolise ainsi sa race et sa petite patrie ?*

*Aussi bien, la place de Brizeux, nous la voyons très haute, à côté d'Alfred de Vigny, légèrement en dessous, mais certainement bien au-dessus d'Auguste Barbier. Il lui a manqué d'avoir l'inspiration un peu plus abondante pour atteindre au premier rang ; il est, du moins, tout à fait à l'avant-garde des poètes de second plan. Comme l'a fort bien exprimé Saint-René-Taillandier : « Il y a dans notre poésie du XIX<sup>e</sup> siècle des imaginations plus variées, plus éclatantes ; il n'en est pas de plus pures ».*

\* \* \*

*Les dernières années de Brizeux furent tristes. Outre que la maladie l'avait épuisé, la pauvreté dans laquelle*



*il vivait et l'injustice de l'Académie à son égard, avaient aigri son humeur. Pourquoi l'Académie française ne songea jamais à lui ? — On lui reprochait sa vie indépendante et quelque peu bohème. « Brizeux, si élégant dans sa jeunesse, avait contracté en voyageant des allures toutes nomades. A coup sûr, il tenait plus à l'élégance morale qu'à la correction extérieure. Pendant ses longs séjours au milieu des paysans de la vallée du Scorff, étudiant les mœurs et le langage rustiques, passant les soirs au coin de lâtre, dans la métairie ou à l'auberge du bourg, il y avait pris des habitudes qu'il n'oubliait pas assez en revenant à la ville. Sa vie errante, cette manière de travailler dans les rues, cette parfaite ingénuité qui ne se défie ni des sots, ni des pédants, tout cela pouvait lui nuire (1) ». Tout cela lui nuisit en effet, on ne lui pardonnait ni son manque de tenue, ni sa misère. Il faut savoir que Brizeux vivait avec douze cents francs !...*

*Enfin, au mois d'avril 1858, souffrant et découragé (2), il partit pour Montpellier, où Saint-René-Taillandier lui offrit l'hospitalité. Trois semaines plus tard, le 3 mai, il s'éteignit dans les bras de son ami. Quelques jours après, son corps fut transporté en Bretagne, aux frais du gouvernement.*

*Brizeux repose maintenant dans le cimetière de sa ville natale (3). Ainsi ses vœux les plus chers auront été réalisés, car il avait toujours souhaité dormir son dernier sommeil dans la terre d'Armorique, au pied d'un chêne.*

**Vous mettez sur ma tombe un chêne, un chêne sombre,  
Et le rossignol noir soupirera dans l'ombre :  
« C'est un barde qu'ici la mort vient d'enfermer.  
Il aimait son pays et le faisait aimer ».**

A. S.

---

(1) Saint-René Taillandier.

(2) Brizeux avait une affection de poitrine.

(3) Les admirateurs de Brizeux lui ont élevé une statue et un tombeau.



BIBLIOGRAPHIE  
DES ŒUVRES D'AUGUSTE BRIZEUX

---

1827, *Racine*, comédie en 1 acte et en vers, en collaboration avec Ph. Busoni, Paris (non réimprimée). — 1829, *Mémoires de Mme de la Vallière*, roman, en collaboration avec Ph. Busoni, 2 vol in-8°, Paris. — 1832, *Marie*, in-8°, Paris. (Cette édition anonyme portait l'épithète de *roman*; la seconde édition (1836) également anonyme, était qualifiée poème; la troisième édition (1840) fut publiée avec le nom de Brizeux). — 1839, *Telen Arvor*, in-16, Paris; *Paotred Plômeur*, in-16, Paris. — 1841, *Œuvres de Dante Alighieri*. — *La Divine Comédie*, traduction par A. Brizeux, gr. in-18, Paris. — 1842, *Les écoliers de Vannes*, in-8°, Paris. — *Les Ternaires*, livre lyrique, in-12, Paris. — 1845, *Les Bretons*, in-8°, Paris. — 1852, *Primel et Nola*, in-18, Paris. — 1853, *Marie, la Fleur d'Or, Primel et Nola*, in-18, Paris. — 1855, *Histoires poétiques, suivies d'un Essai sur l'Art ou poétique nouvelle*, in-12, Paris; *Furnez Breiz*, in-12, Lorient. — 1866, *Œuvres complètes*, 2 vol. in-12, Paris, Michel Levy. — 1874-1875, *Œuvres choisies*, 2 vol. in-12, Paris, A. Lemerre. — 1880-1884, *Œuvres d'A. Brizeux*, 4 vol. in-12, Paris, A. Lemerre.

---



PRINCIPAUX OUVRAGES A CONSULTER  
SUR A. BRIZEUX

---

SAINTE-BEUVE : *Revue des deux mondes* (*Marie, Les Iambes*), décembre 1832 ; (*Les Ternaires*), 1<sup>er</sup> septembre 1841. — DE LA VILLEMARQUÉ : *Le Correspondant*, 10 et 29 avril 1852. — ERNEST RENAN : *Revue des deux Mondes*, (Poésie des races celtiques), 1<sup>er</sup> février 1894 ; *Annales Politiques et littéraires* (Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Brizeux) 15 septembre 1888. — GUSTAVE PLANCHE : *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1855. — ED. BRIAULT : *Brizeux*, Lorient, 1858. — MARQUIS DE BELLOY : *Revue française*, (A. Brizeux. Sa vie, ses ouvrages, sa mort), 20 mai 1858. — SAINT-RENÉ TAILLANDIER : *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> septembre 1858. — BARBEY-D'AUREVILLY : *Les Œuvres et les hommes*, III<sup>e</sup> partie, Les Poètes, Paris, 1862. — AUGUSTE BARBIER : *Souvenirs personnels et silhouettes contemporaines*, Paris, 1863. — ALF. DE VIGNY : *Journal d'un poète*, Paris, 1867. — AMAURY DUVAL : *L'Atelier d'Ingres*, Paris, 1878. — J. AUTRAN : *Lettres et notes de voyage*, Paris 1879. — A. LÉXANDRE : *Pèlerinage au pays de Brizeux*, Paris 1879. — VICTOR PAVIE : *Le pays de Marie*, Paris, 1887. — HENRI FINISTÈRE : *Auguste Brizeux et l'Idée Bretonne*, Rennes, 1888. — PAUL GUYIESSE : *Revue Illustrée de Bretagne et d'Anjou*, Paris, septembre 1888. — RENÉ KERVILER : *Revue Illustrée de Bretagne et d'Anjou* (Généalogie de Brizeux), Paris, septembre 1888 ; *Répertoire général de la Bio-Bibliographie bretonne*, 16<sup>e</sup> fascicule, in-8<sup>o</sup>, Rennes 1893. — HIPPOLYTE LUCAS : *Portraits et souvenirs littéraires*, Paris, 1890. — CH. BAUDELAIRE : *L'Art Romantique*, Paris, 1891. — MAXIME DU CAMP : *Souvenirs littéraires*, Paris, 1892. — LOUIS TIERCELIN : *Brizeux à Scaër*, Vannes, 1894. — TH. GAUTIER : *Histoire du Romantisme*, Paris, 1895. — JOSEPH ROUSSE : *La poésie bretonne au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1896. — ABBÉ LECLIGNE : *Brizeux, sa vie et ses œuvres*, gr. in-8<sup>o</sup>. Lille, 1898.

---



# POÉSIES CHOISIES

---

---

## MARIE

---

Rien ne trouble ta paix, ô doux Létâ ! le monde  
En vain s'agite et pousse une plainte profonde,  
Tu n'as pas entendu ce long gémissement,  
Et ton eau vers la mer coule mollement ;  
Sur l'herbe de tes prés les joyeuses cavales  
Luttent chaque matin, et ces belles rivales  
Toujours d'un bord à l'autre appellent leurs époux,  
Qui plongent dans tes flots, hennissants et jaloux :  
Il m'en souvient ici, comme en cette soirée  
Où de bœufs, de chevaux notre barque entourée  
Sous leurs pieds s'abîmait, quand nous, hardis marins,  
Nous gagnâmes le bord, suspendus à leurs crins,  
Excitant par nos voix et suivant à la nage  
Ce troupeau qui montait pêle-mêle au rivage.  
J'irai, j'irai revoir les saules du Létâ,  
Et toi qu'en ses beaux jours mon enfance habita,  
Paroisse bien-aimée, humble coin de la terre,  
Où l'on peut vivre encore et mourir solitaire !

Aujourd'hui que tout cœur est triste et que chacun  
Doit gémir sur lui-même et sur le mal commun ;  
Que le monde, épuisé par une ardente fièvre,  
N'a plus un souffle pur pour rafraîchir sa lèvre ;  
Qu'après un si long temps de périls et d'efforts,  
Dans l'ardeur du combat succombent les plus forts :  
Que d'autres, haletants, rendus de lassitude,  
Sont près de défaillir, alors la solitude  
Vers son riant lointain nous attire, et nos voix



Se prennent à chanter l'eau, les fleurs et les bois ;  
 Alors c'est un bonheur, quand tout meurt ou chancelle,  
 De se mêler à l'âme immense, universelle,  
 D'oublier ce qui fuit, les peuples et les jours,  
 Pour vivre avec Dieu seul, et partout et toujours.  
 Ainsi, lorsque la flamme au milieu d'une ville  
 Eclate, et qu'il n'est plus contre elle un sûr asile,  
 Hommes, femmes, chargés de leurs petits enfants,  
 Se sauvent demi-nus, et, couchés dans les champs,  
 Ils regardent de loin, dans un morne silence,  
 L'incendie en fureur qui mugit et s'élançe ;  
 Cependant la nature est calme, dans les cieux  
 Chaque étoile poursuit son cours mystérieux,  
 Nul anneau n'est brisé dans la chaîne infinie,  
 L'univers entier roule avec harmonie.

Immuable nature, apparais aujourd'hui !  
 Que chacun dans ton sein dépose son ennui !  
 Tâche de nous séduire à tes beautés suprêmes,  
 Car nous sommes bien las du monde et de nous-mêmes :  
 Si tu veux dévoiler ton front jeune et divin  
 Peut-être, heureux vieillards, nous sourirons enfin !

Celle pour qui j'écris avec amour ce livre  
 Ne le lira jamais : quand le soir la délivre  
 Des longs travaux du jour, des soins de la maison,  
 C'est assez à son fils de dire une chanson ;  
 D'ailleurs, en parcourant chaque feuille légère,  
 Ses yeux n'y trouveraient qu'une langue étrangère,  
 Elle qui n'a rien vu que ses champs, ses taillis,  
 Et parle seulement la langue du pays.  
 Pourtant je veux poursuivre ; et quelque ami peut-être  
 Resté dans nos forêts et venant à connaître  
 Ce livre où son beau temps tout joyeux renaîtra.  
 Dans une fête, un jour, en dansant lui dira  
 Cette histoire qu'ici j'ai commencé d'écrire,  
 Et qu'en son ignorance elle ne doit pas lire ;  
 Un sourire incrédule, un regard curieux,  
 A ce récit naïf, passeront dans ses yeux ;



Puis, de nouveau mêlée à la foule qui gronde,  
Tout entière au plaisir elle suivra la ronde.

---

### LE LIVRE BLANC

J'entrais dans mes seize ans, léger de corps et d'âme,  
Mes cheveux entouraient mon front d'un filet d'or,  
Tout mon être était vierge et pourtant plein de flamme.  
Et vers mille bonheurs je tentais mon essor.  
Lors m'apparut mon ange, aimante créature ;  
Un beau livre brillait sur sa robe de lin,  
Livre blanc ; chaque feuille était unie et pure :  
« C'est à toi, me dit-il, d'en remplir le vélin.

« Tâche de n'y laisser aucune page vide :  
Que l'an, le mois, le jour, attestent ton labeur !  
Point de ligne surtout et tremblante et livide  
Que l'œil fuit, que la main ne tourne qu'avec peur !

« Fais une histoire calme et doucement suivie ;  
Pense, chaque matin, à la page du soir ;  
Vieillard, tu souriras au livre de ta vie,  
Et Dieu te sourira lui-même en ton miroir. »

---

### MARIE

Assez sonneur, assez ! vous briserez la cloche !  
Sa voix par les vallons roule de roche en roche.  
Les pâtres dans l'étable ont renfermé les bœufs.  
« Le catéchisme sonne, Iann, peignez vos cheveux.  
— Vous me rapporterez, Daniel, de l'eau bénite.  
— Et vous, partez aussi, Marie, et courez vite. »  
Chaque jour, vers midi, par un ciel chaud et lourd,  
Elle arrivait pieds nus à l'église du bourg,  
Dans les beaux mois d'été, lorsqu'au bord d'une haie  
On réveille en passant un lézard qui s'effraie,



Quand les grains des épis commencent à durcir,  
Les herbes à sécher, et l'airielle à noircir ;  
D'autres enfants aussi venaient de leur village,  
Tous, pieds nus, en chemin écartant le feuillage  
Pour y trouver des nids, et tous à leur chapeau  
Portant ces *nénuphars* qui fleurissent sur l'eau.  
Alors le vieux curé, par un long exercice,  
Nous préparait ensemble au divin sacrifice,  
Lisait le catéchisme, et, nous donnant le ton,  
Entonnait à l'autel un cantique breton.  
Mêlant nos grands cheveux, serrés l'un contre l'autre,  
Nous écoutions ainsi la voix du digne apôtre ;  
Lui, sa gaule à la main, passait entre les rangs  
Et mettait les rieurs à genoux sur leurs bancs. —  
Que celui dont l'enfance ennuyée et stérile  
A languï tristement au milieu d'une ville,  
Dans une cour obscure, une chambre, où ses yeux  
A peine entrevoyaient la verdure et les cieux,  
Se raille du passé, le dédaigne et l'offense !  
Hélas ! le malheureux n'a jamais eu d'enfance ;  
Il n'a pas grandi libre et joyeux en plein air,  
Au murmure des pins, sur le bord de la mer ;  
L'odeur de la forêt, et pénétrante et vive,  
N'a point trempé ses sens ; et quelque amour naïve,  
Demeurée en son cœur à travers l'avenir,  
Jamais, vieux et chagrin, ne peut le rajeunir...  
Oh ! quand venait Marie, ou lorsque le dimanche,  
A vêpres, je voyais briller sa robe blanche,  
Et qu'au bas de l'église elle arrivait enfin,  
Se cachant à demi sous sa coiffe de lin,  
Volontiers j'aurais cru voir la Vierge immortelle,  
Ainsi qu'elle appelée, et bonne aussi comme elle !  
Savai-je en ce temps-là pourquoi mon cœur l'aimait,  
Si ses yeux étaient bleus, si sa voix me charmait,  
Ou sa taille élancée, ou sa peau brune et pure ?  
Non ! J'aimais une jeune et douce créature,  
Et sans chercher comment, sans rien me demander,  
L'office se passait à nous bien regarder.  
Je lui disais parfois : « Embrassons-nous, Marie ! »  
Et je prenais ses mains ; mais vers sa métairie



La sauvage fuyait; et moi, jeune amoureux,  
Je courais sur ses pas au fond du chemin creux;

Longtemps je la suivais, sous le bois, dans la lande,  
Dans les prés tout remplis d'une herbe épaisse et grande;  
Enfin je m'arrêtais, ne pouvant plus la voir.  
Elle, courant toujours, arrivait au Moustoir.

Jours passés, que chacun rappelle avec des larmes,  
Jours qu'en vain l'on regrette, aviez-vous tant de charmes?  
Ou les vents troublaient-ils aussi votre clarté,  
Et l'ennui du présent fait-il votre beauté?

---

### LE PAYS

Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,  
Le devant de la porte où l'on jouait jadis,  
L'église où, tout enfant, et d'une voix légère,  
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère;  
Et la petite école où, traînant chaque pas,  
Vous alliez le matin, oh! ne la quittez pas!  
Car une fois perdu parmi ces capitales,  
Ces immenses Paris, aux tourmentes fatales,  
Repos, fraîche gaîté, tout s'y vient engloutir,  
Et vous les maudissez sans pouvoir en sortir.  
Croyez qu'il sera doux de voir un jour peut-être  
Vos fils étudier sous votre bon vieux maître,  
Dans l'église avec vous chanter au même banc,  
Et jouer à la porte où l'on jouait enfant.

---

### MARIE

Humble et bon vieux curé d'Arzannô, digne prêtre,  
Que tel je respectais, que j'aimais comme maître,  
Pour occuper tes jours, si pleins, si réguliers,  
N'as-tu plus près de toi tes pauvres écoliers?  
Hélas! je fus l'un d'eux! Dans ma douleur présente,



J'aime à me rappeler cette vie innocente ;  
 Leurs noms, je les sais tous : Albin, Elô, Daniel,  
 Alan du bourg de Scaer, Ives de Ker-ihuel,  
 Tous jeunes paysans aux costumes étranges,  
 Portant de longs cheveux flottants, comme les anges.  
 Oh ! je pleurai d'abord longtemps et je gémis :  
 Pour la première fois je voyais mes amis,  
 Pour la première fois je quittais mes deux mères ;  
 D'abord je répandis bien des larmes amères.  
 Le travail arriva qui sut tout adoucir ;  
 Le travail, mon effroi, bientôt fit mon plaisir.  
 Le premier point du jour nous éveillait : bien vite,  
 La figure lavée, et la prière dite,  
 Chacun gagnait sa place ; et sur les grands paliers,  
 Dans les chambres, les cours, le long des escaliers,  
 En été dans les foins, couchés sous la verdure,  
 C'était tout le matin, c'était un long murmure,  
 Comme les blancs ramiers autour de leurs maisons,  
 D'écoliers à mi-voix répétant leurs leçons ;  
 Puis la messe, les jeux ; et, les beaux jours de fête,  
 Des offices sans fin chantés à pleine tête.

Aujourd'hui que mes pas négligent le saint lieu,  
 Sans culte, et cependant plein de désir vers Dieu,  
 De ces jours de ferveur, oh ! vous pouvez m'en croire,  
 L'éclat lointain réchauffe encore ma mémoire,  
 Le psaume retentit dans mon âme, et ma voix  
 Retrouve quelques mots des versets d'autrefois.  
 Jours aimés ! jours éteints ! Comme un jeune lévite,  
 Souvent j'ai dans le chœur porté l'aube bénite,  
 Offert l'onde et le vin au calice, et, le soir,  
 Aux marches de l'autel balancé l'encensoir.  
 Cependant tout un peuple à genoux sur la pierre,  
 Parmi les flots d'encens, les fleurs et la lumière,  
 Femmes, enfants, vieillards, hommes graves et mûrs,  
 Tous dans un même vœu, tous avec des cœurs purs,  
 Disaient le Dieu des fruits et des moissons nouvelles,  
 Qui darde ses rayons pour sécher les javelles,  
 Ou quelquefois permet aux fléaux souverains  
 De faucher les froments et d'emporter les grains ;



Les voix montaient, montaient ! Moi, penché sur mon livre,  
Et pareil à celui qu'un grand bonheur enivre,  
Je tremblais, de longs pleurs ruisselaient de mes yeux ;  
Et, comme si Dieu même eût dévoilé les cieux,  
Introduit par sa main dans les saintes phalanges,  
Je sentais tout mon être éclater en louanges,  
Et, noyé dans des flots d'amour et de clarté,  
Je m'anéantissais devant l'Immensité !  
Je fus poète alors ! Sur mon âme embrasée  
L'imagination secoua sa rosée,  
Et je reçus d'en haut le don intérieur  
D'exprimer par des chants ce que j'ai dans le cœur.

Il est dans nos cantons, ô ma chère Bretagne !  
Plus d'un terrain fangeux, plus d'une âpre montagne  
Là, de tristes landiens commencés au hasard,  
Où l'on voit à midi se glisser le lézard ;  
Puis un silence lourd, fatiguant, monotone ;  
Nul oiseau dont la voix vous charme et vous étonne,  
Mais le grillon qui court de buisson en buisson,  
Et toujours vous poursuit du bruit de sa chanson.  
Dans nos cantons aussi, lointaines, isolées,  
Il est de claires eaux et de fraîches vallées,  
Et d'épaisses forêts, et des bosquets de buis,  
Où le gibier craintif trouve de sûrs réduits.  
Enfant, j'ai traversé plus d'un fleuve à la nage,  
Ravi sa dure écorce à plus d'un houx sauvage,  
Et sur les chênes verts, de rameaux en rameaux,  
Visité dans leurs nids les petits des oiseaux.  
En Armorique enfin, de Tréguier jusqu'à Vannes,  
Il est dans nos cantons de jeunes paysannes,  
Habitantes des bois ou bien du bord des mers,  
Toutes belles : leurs dents sont blanches, leurs yeux clairs ;  
Et dans leurs vêtements variés et bizarres  
Respirent je ne sais quelles grâces barbares ;  
Et si, dans les ardeurs d'un beau mois de juillet,  
Haletant, vous entrez et demandez du lait,  
Et que, pour vous servir, quelques-unes d'entre elles  
Viennent, comme toujours simples et naturelles,



S'accoudant sur la table et causant avec vous,  
 Ou, pour filer, ployant à terre les genoux,  
 Vous croyez voir, ravi de ces façons naïves  
 Et de tant de blancheur sous des couleurs si vivés,  
 La fille de l'El-Orn, caprice d'un follet,  
 Ou la fée aux yeux bleus qui dans l'âtre filait.

Amour ! religion ! nature ! à mon aurore,  
 Ainsi vous m'appeliez de votre voix sonore !  
 Et comme un jeune faon, qui court à son réveil  
 Aux lisières des bois saluer le soleil,  
 Brame en voyant au ciel la lumière sacrée,  
 Et, le reste du jour errant sous la fourrée,  
 Le soir aspire encor de ses larges naseaux  
 Les feux qui vont mourir dans la fraîcheur des eaux.  
 Amour ! religion ! nature ! ainsi mon âme  
 Aspira les rayons de votre triple flamme ;  
 Et, dans ce monde obscur où je m'en vais errant,  
 Vers vos divins soleils je me tourne en pleurant,  
 Vers celle que j'aimais et qu'on nommait Marie,  
 Et vers vous, ô mon Dieu, dans ma douce patrie !  
 Oh ! lorsqu'après deux ans de poignantes douleurs  
 Je revis mon pays et ses genêts en fleurs,  
 Lorsque, sur le chemin, un vieux pâtre celtique  
 Me donna le bonjour dans son langage antique,  
 Quand, de troupeaux, de blés causant ainsi tous deux,  
 Vinrent d'autres Bretons avec leurs longs cheveux,  
 Oh ! comme alors, pareils au torrent qui s'écoule,  
 Mes songes les plus frais m'inondèrent en foule !  
 Je me voyais enfant, heureux comme autrefois,  
 Et, malgré moi, mes pleurs étouffèrent ma voix !...

Alors, j'ai voulu voir les murs du presbytère  
 Dont, jeune, j'ai porté la règle salulaire,  
 Et, m'avançant à l'ouest par un sentier connu,  
 Au pays des vallons pensif je suis venu.

Déjà, non loin du bourg, j'entrais dans cette lande  
 Qui jette vers le soir une odeur de lavande,  
 Quand, d'un étroit chemin tout bordé de halliers,



Près de moi descendit un troupeau d'écoliers ;  
 Leur maître les suivait quelques pas en arrière,  
 De son air souriant récitant le bréviaire ;  
 Lui seul me reconnut ; cependant à mon nom  
 Je vis dans tous les yeux briller comme un rayon ;  
 Nous causâmes : au bout de cette promenade,  
 J'étais pour les plus grands un ancien camarade.  
 Mes amis d'autrefois, aujourd'hui dispersés,  
 Et comme moi peut-être en bien des lieux froissés,  
 Revenez comme moi vers cette maison sainte !  
 Notre jeunesse encor revit dans son enceinte.  
 Toujours même innocence et même piété,  
 Et dans l'emploi du temps même variété.  
 Le soir, comme autrefois, le plus jeune vicaire  
 Sur un auteur latin au curé fait la guerre ;  
 D'un vers de l'Enéide on discute le sens ;  
 César, surtout, César qui dans ses bras puissants  
 Etreignit l'Armorique, et, frissonnant et blême,  
 Dans les bras d'un Gaulois fut emporté lui-même  
 Sur les crins d'un coursier traîné hors du combat,  
 Et ne dut son salut qu'au mépris du soldat.

Cependant la nuit tombe. Enfants et domestiques,  
 Quelques voisins, amis des pieuses pratiques,  
 S'assemblent dans la salle, et leur humble oraison,  
 Encens du cœur, s'élève et remplit la maison ;  
 Et la journée ainsi, pieuse et régulière,  
 Comme elle a commencé finit dans la prière.

---

### LA CHANSON DE LOÏC

Dès que la grive est éveillée,  
 Sur cette lande encor mouillée  
 Je viens m'asseoir  
 Jusques au soir ;  
 Grand'mère, de qui je me cache,  
 Dit : « Loïc aime trop sa vache. »  
 Oh ! nenni-da !  
 Mais j'aime la petite Anna.



A son tour, Anna, ma compagne,  
 Conduit derrière la montagne,  
 Près des sureaux,  
 Ses noirs chevreaux ;  
 Si la montagne, où je m'é gare,  
 Ainsi qu'un grand mur nous sépare,  
 Sa douce voix,  
 Sa voix m'appelle au fond du bois.

Oh ! sur un air plaintif et tendre,  
 Qu'il est doux au loin de s'entendre,  
 Sans même avoir  
 L'heur de se voir !  
 De la montagne à la vallée  
 La voix par la voix appelée  
 Semble un soupir  
 Mêlé d'ennuis et de plaisir.

Oui, retenez bien votre haleine,  
 Brise étourdie, où dans la plaine,  
 Parmi les blés,  
 Courez, volez !  
 Ah ! la méchante est la plus forte,  
 Et dans les rochers elle emporte  
 La douce voix  
 Qui m'appelait au fond du bois.

Encore ! encore ! Anna, ma belle !  
 Anna, c'est Loïc qui t'appelle !  
 Encore un son  
 De ta chanson !  
 La chanson que chantent tes lèvres,  
 Lorsque pour amuser tes chèvres,  
 Petite Anna,  
 Tu dances ton gai ta-ra-la !

Oh ! te souvient-il de l'yeuse  
 Où tu montas, fille peureuse,  
 Quand tout à coup  
 Parut le loup ?



Sur l'yeuse encor, ma mignonne,  
 Que parmi les oiseaux résonne  
 Ta douce voix,  
 Ta voix qui chante au fond du bois !

Mais quelle est derrière la branche  
 Cette fumée errante et blanche  
 Qui lentement  
 Vers moi descend ?  
 Hélas ! cette blanche fumée,  
 C'est l'adieu de ma bien-aimée,  
 L'adieu d'amour,  
 Qui s'élève à la fin du jour.

Adieu donc ! — Contre un vent farouche  
 Au travers de mes doigts ma bouche  
 Dans ce ravin  
 L'appelle en vain ;  
 Déjà la nuit vient sur la lande ;  
 Rentrons au bourg, vache gourmande !  
 O gui-lan-la !  
 Adieu donc, ma petite Anna !

---

## LE CHEMIN DU PARDON

### UN JEUNE HOMME

Où courez-vous ainsi, pieuses jeunes filles,  
 Qui passez deux à deux sous vos coiffes gentilles ?  
 Ce tablier de soie et ce riche cordon  
 Disent que vous allez toutes quatre au Pardon.

### UNE JEUNE FILLE

Laissez-nous, laissez-nous poursuivre notre route.  
 Jeunes gens ! Nous allons où vous allez sans doute ;  
 Et ces bouquets de mil au bord de vos chapeaux  
 Disent assez pourquoi vous vous faites si beaux.



## UN JEUNE HOMME

Eh bien ! tout en causant, Gaït, si bon vous semble,  
 Jusqu'à Saint-Matelinn nous marcherons ensemble ;  
 Et de même en causant nous reviendrons ce soir.  
 Mes yeux sont réjouis, Gaït, de vous revoir.

## UNE JEUNE FILLE

Non ! Suivez votre route, et nous suivrons la nôtre :  
 D'un côté les garçons, et les filles de l'autre.  
 Vous nous retrouverez aux marches de la croix,  
 Et nos galants alors nous donneront des noix.

Aux environs de Scaer, ainsi, dans une lande,  
 D'amoureux pèlerins devisait une bande :  
 C'étaient Berthel, Jérôme, enfant modeste et fin,  
 Qui, lorsqu'il sert la messe, a l'air d'un séraphin ;  
 Anna, des bois du Lorh était aussi du nombre,  
 Et Loïc, qui la suit partout comme son ombre.  
 Moi-même à ce Pardon j'allais vêtu comme eux ;  
 Pourtant à mon costume il manquait les cheveux,  
 Si bien qu'en traversant cette lande embaumée :  
 « Quel est donc celui-ci qui revient de l'armée ?  
 Disaient tout bas les gens. A sa taille, à son air,  
 C'est celui qui partit pour Ronan, l'autre hiver.  
 — Eh ! non ! c'est le jeune homme arrivé de la ville.  
 A parler notre langue on dit qu'il est habile.  
 Bonjour, Monsieur ! et Dieu vous garde du chagrin !  
 Vous ne méprisez pas ceux qui sèment le grain. »  
 D'autres d'un air joyeux reprenaient : « Quelle somme,  
 Pour travailler aux champs, demandez-vous, jeune homme ? »

Nous avançons toujours, et par tous les sentiers  
 Ce n'étaient que chapeaux, coiffes et tabliers,  
 Allant vers le Pardon ; sur la bruyère verte,  
 Des vapeurs du matin encor toute couverte,  
 Le soleil par moments dardait ses grands rayons ;  
 Et mon âme volait en exaltations.



Si notre sort commun, Arvor, veut le permettre,  
 Sais-tu la haute place où, moi, je veux te mettre?  
 Hélas ! pauvre exilé de l'ombre des taillis,  
 Je sens qu'il est bien doux de parler du pays.  
 J'en dois savoir parler ! Du moins que ceux des villes  
 Ne mêlent pas mon nom à leurs intrigues viles !  
 J'ai vu leur fiel haineux, leur sourire moqueur,  
 Et loin d'eux j'ai placé mon esprit et mon cœur !

Enfin, on distinguait, après plus d'une lieue,  
 Les murs de la chapelle et sa toiture bleue ;  
 Et même avec l'odeur qui sort du cidre doux  
 Tous les bruits du Pardon arrivaient jusqu'à nous,  
 Quand le désir nous prit d'aller à la fontaine,  
 Croyant y retrouver Anne et sa sœur Hélène.  
 Une vieille était là, seule, à laver ses pots,  
 Qu'elle emplissait d'eau sainte et vendait aux dévots ;  
 Elle s'en vint à nous disant ses patenôtres,  
 Et, de mes cheveux courts dupe comme les autres,  
 La pauvre ajouta : « Je le vois dans vos yeux,  
 Vous revenez de France avec un cœur joyeux.  
 Avez-vous retrouvé chez lui votre vieux père ?  
 Celle qui vous aimait vous aime encor, j'espère !  
 Désormais au pays vous passerez vos jours,  
 Et vous épouserez, jeune homme, vos amours. »

Trompée à mes habits et par cet air de joie  
 Que la gaîté d'autrui par instants nous envoie,  
 Mère, ainsi vous parliez ; hélas ! et dans Paris  
 L'histoire de ce jour tristement je l'écris.

---

 MARIE

Un jour que nous étions assis au pont Kerlô,  
 Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,  
 Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,  
 D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,  
 Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson  
 Qui venait au soleil dormir près du gazon ;



Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine  
 N'éveillant la vallée immobile et sereine,  
 Qui partait par volée et courait dans les bois,  
 Car entre deux forêts la rivière encaissée  
 Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée;  
 Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,  
 Nous sentions en jouant nos cœurs remplis d'amour.  
 C'était plaisir de voir sous l'eau limpide et bleue  
 Mille petits poissons faisant frémir leur queue,  
 Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,  
 Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent;  
 Puis les saumons bruyants; et, sous son lit de pierre,  
 L'anguille qui se cache au bord de la rivière;  
 Des insectes sans nombre, ailés ou transparents,  
 Occupés tout le jour à monter les courants,  
 Abeilles, moucheron, alertes demoiselles,  
 Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles. —  
 Sur la main de Marie une vint se poser,  
 Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser  
 J'accourus; mais déjà ma jeune paysanne  
 Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,  
 Et voyant la pauvrete en ses doigts remuer :  
 « Mon Dieu, comme elle tremble ! oh ! pourquoi la tuer ? »  
 Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure  
 Souffla légèrement la frêle créature,  
 Qui, déployant soudain ses deux ailes de feu,  
 Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu.

Bien des jours ont passé depuis cette journée,  
 Hélas ! et bien des ans ! Dans ma quinzième année,  
 Enfant, j'entrais alors; mais les jours et les ans  
 Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants;  
 Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles;  
 Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,  
 Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,  
 Mes amours de quinze ans reflouriront toujours.

very fair.  
 lovely effect  
 of  
 repetition



J'aime dans tout esprit l'orgueil de la pensée  
Qui n'accepte aucun frein, aucune loi tracée,  
Par delà le réel s'élançe et cherche à voir,  
Et de rien ne s'effraie, et sait tout concevoir ;  
Mais avec cet esprit j'aime une âme ingénue,  
Pleine de bons instincts, de sage retenue,  
Qui s'ombrage de peu, surveille son honneur,  
De scrupules sans fin tourmente son bonheur,  
Suit, même en ses écarts, sa droiture pour guide,  
Et, pour autrui facile, est pour elle timide.

---

Souvent je me demande et je cherche en tout lieu  
Ce qu'est Dieu sans l'amour, ou bien l'amour sans Dieu.  
Aimer Dieu, n'est-ce pas trouver la pure flamme  
Qu'on crut voir dans les yeux de quelque jeune femme ?  
Dans cette femme aussi n'est-ce point ici-bas  
Chercher comme un rayon du Dieu qu'on ne voit pas ?  
Ainsi, ces deux amours, le céleste et le nôtre,  
Pareils à deux flambeaux, s'allument l'un par l'autre :  
L'idéal purifie en nous l'amour charnel,  
Et le terrestre amour nous fait voir l'éternel.

---

Quand le temps sur nos fronts efface par degré  
L'enfance et les reflets de cet âge doré,  
Arrive la jeune avec toute sa sève ;  
Et par un jet nouveau le corps monte et s'élève.  
Et toujours monte ainsi, jusques à son été,  
Au faite radieux de sa virilité.  
Et la pensée aussi va croissant d'âge en âge ;  
Mais un regret la suit à travers son voyage,  
Hélas ! car rien ne vaut le peu qu'on a quitté :  
Tout ce qu'on gagne en force, on le perd en beauté.

---



## MARIE

Après moins de six mois passés loin de la lande  
 Où l'on jouait, Marie, ah ! que vous voilà grande !  
 N'était ce corset rouge et ces jupons rayés  
 Qui, trop courts à présent, m'ont laissé voir vos pieds,  
 Jamais je n'aurais dit : « Cette fille qui prie  
 Au Calvaire, et s'en va vers l'église, est Marie. »  
 Et pourtant c'est bien vous ; je vous parle et vous vois ;  
 Mais que vous êtes grande après moins de six mois !  
 La tige qu'on mesure au temps de la poussée,  
 Vienne la Saint-Michel, n'est pas plus élancée.  
 J'ai honte à moi vraiment et me sens tout jaloux,  
 Car j'ai l'air aujourd'hui d'un enfant près de vous ;  
 Je n'ose vous parler, et jusqu'au fond de l'âme  
 Vous me troublez quasi comme une grande dame.  
 Cependant, jeune fille, ainsi que l'an passé  
 Causons. Voyez ! l'office à peine est commencé,  
 Et nul sous le portail ne viendra. — Prenons garde !  
 Voici que le sonneur de son banc nous regarde,  
 Et j'entends sous le mur le petit Pierre Elô  
 Qui chante en écorchant son bâton de bouleau. —

Eh bien ! tout cet hiver, au logis toute seule,  
 Et, le soir, travaillant auprès de votre aïeule,  
 Songiez-vous quelquefois à ceux qui sont au bourg ?  
 Moi, je vous appelais, ô Maï ! le long du jour ;  
 Je disais : « Quand viendront les vêpres du dimanche  
 Et ma brune Marie avec sa coiffe blanche ?  
 Quand reviendra le temps des nids et des chansons,  
 Et le jeu d'osselets derrière les buissons ? »  
 Mais j'appelais en vain ! Durant l'hiver, les fièvres,  
 Marie, avaient jeté leurs feux noirs sur vos lèvres ;  
 Et votre bonne mère en ses deux pauvres bras  
 Vous serrait, et mouillait de ses larmes vos draps,  
 Et puis, baisant la terre, aux anges, à la Vierge  
 Jurait une neuvaine et de brûler un cierge,  
 Et que, s'ils vous sauvaient, sur ses genoux un jour  
 Deux fois de leur église elle ferait le tour.



Oui, j'ai su ses tourments, ses cris de toute sorte.  
Le soir, quand le vieux Dall quêtait à notre porte,  
Je lui donnais son pain : « Ah ! disait le vieux Dall,  
La mère a fait un vœu, car sa fille va mal. »  
Mais un soir il me dit : « Payez-moi ma nouvelle !  
Notre vierge est debout, mais plus grande et plus belle,  
Croyez-en mon rapport, plus belle que devant :  
Vous-même à ses côtés aurez l'air d'un enfant. »  
Le pauvre avait raison. Là, près de la muraille,  
Ce jeune plant avait l'an dernier votre taille ;  
Il a poussé depuis ; voyez votre hauteur :  
Vous êtes tous les deux de la même grandeur.

— Un jour d'avril, ainsi, sous le porche de pierre,  
Tandis que dans l'église on faisait la prière,  
Je parlais à Marie en secret et tout bas ;  
Mais elle m'écoutait et ne répondait pas.  
Elle était devant moi distraite et sérieuse.  
Oh ! non, ce n'était plus Marie, enfant rieuse,  
Qu'à son corsage plat, son pied vif et léger,  
On eût prise de loin pour un jeune berger !  
Enfin me regardant avec un doux sourire,  
Comme une sœur aînée un frère qui l'admire,  
Grave et tendre à la fois, elle me dit adieu ;  
Puis, entrant dans l'église, elle alla prier Dieu.  
Avec ces mots d'adieu tout finit ! — Un jeune homme,  
Natif du même endroit, travailleur, économe,  
En voyant sa belle âme, en voyant son beau corps,  
L'aima ; les vieilles gens firent les deux accords ;  
Et toute à son mari, soumise en son ménage,  
Bientôt elle oublia l'amoureux de son âge.  
Au sortir de la messe, ah ! quand l'heureux rival  
Assise entre ses bras l'emportait à cheval,  
Quand la noce passait, femmes et jeunes filles  
Remplissant le chemin du bruit des deux familles,  
Celui qui resta seul, celui-là dut souffrir !  
Il mit tout son bonheur depuis à s'enquérir  
De celle qu'il aima, de chaque métairie  
Qu'elle habitait... Du moins, le savez-vous, Marie ?



Je vis de souvenirs, de souvenirs anciens,  
Hélas ! mais tous les jours et partout j'y reviens !

---

### LE MOIS D'AOUT

O mes frères, voici le beau temps des vacances !  
Le mois d'août, appelé par dix mois d'espérances !  
De bien loin votre aîné, je ne puis oublier  
Août et ses jeux riants ; alors, pauvre écolier,  
Je veux voir mon pays, notre petit domaine ;  
Et toujours le mois d'août au logis nous ramène,  
Tant un cœur qui nourrit un regret insensé,  
Un cœur tendre s'abuse et vit dans le passé !  
Voici le beau mois d'août : en courses, camarades !  
La chasse le matin ,et le soir les baignades !  
Vraiment, pour une année, à peine nos parents  
Nous ont-ils reconnus : vous si forts et si grands,  
Moi courbé, moi pensif. — O changements contraires !  
La jeunesse vous cherche, elle me fuit, mes frères ;  
Gaîment vous dépensez vos jours sans les compter,  
Econome du temps je voudrais l'arrêter. —  
Mais aux pierres du quai déjà la mer est haute :  
Toi, mon plus jeune frère, allons ! gagnons la côte ;  
En chemin par les blés tu liras tes leçons,  
Ou bien tu cueilleras des mûres aux buissons.  
Hâtons-nous ! le soleil nous brûle sur ces roches ! —  
Ne sens-tu pas d'ici les vagues toutes proches ?  
Et la mer ! l'entends-tu ? Vois-tu tous ces pêcheurs ?  
N'entends-tu pas les cris et les bras des nageurs ?  
Ah ! rendez-moi la mer et les bruits du rivage :  
C'est là que s'éveilla mon enfance sauvage ;  
Dans ces flots, crageux comme mon avenir,  
Se reflètent ma vie et tout mon souvenir !  
La mer ! J'aime la mer mugissante et houleuse,  
Ou, comme en un bassin une liqueur huileuse,  
La mer calme et d'argent ! Sur ses flancs écumeux  
Quel plaisir de descendre et de bondir comme eux,



Ou, mollement bercé, retenant son haleine,  
De céder comme une algue aux flux qui vous entraîne !  
Alors on ne voit plus que l'onde et que les cieux,  
Les nuages dorés passant silencieux,  
Et les oiseaux de mer, tous allongeant la tête  
Et jetant un cri sourd en signe de tempête...  
O mer, dans ton repos, dans tes bruits, dans ton air.  
Comme un amant, je t'aime ! et te salue, ô mer !

Assez, assez nager ! L'ombre vient, la mer tremble ;  
Contre les flots, mon frère, assez lutter ensemble !  
Retrempés dans leur sel, assouplis et nerveux,  
Partons ! Le vent du soir séchera nos cheveux.

Quelle joie en rentrant, mais calme et sans délire,  
Quand, debout sur la porte et tâchant de sourire,  
Une mère inquiète est là qui vous attend,  
Vous baise sur le front, et pour vous à l'instant  
Presse les serviteurs, quand le foyer pétille,  
Et que nul n'est absent du repas de famille !  
Monotone la veille, et vide, la maison  
S'anime : un rayon d'or luit sur chaque cloison ;  
Le couvert s'élargit ; comme des fruits d'automne,  
D'enfants beaux et vermeils la table se couronne ;  
Et puis mille babils, mille gais entretiens,  
Un fou rire, et souvent de longs pleurs pour des riens.  
Mais plus tard, lorsqu'on touche aux soirs gris de septembre  
En cercle réunis dans la plus grande chambre,  
C'est alors qu'il est doux de veiller au foyer !  
On roule près du feu la table de noyer,  
On s'assied ; chacun prend son cahier, son volume :  
Grand silence ! on n'entend que le bruit de la plume,  
Le feuillet qui se tourne, ou le châtaignier vert  
Qui craque, et l'on se croit au milieu de l'hiver.  
Les yeux sur ses enfants, et rêveuse, la mère  
Sur leur sort à venir invente une chimère,  
Songe à l'époux absent depuis la fin du jour,  
Et prends garde que rien ne manque à son retour.  
L'aïeule cependant sur sa chaise se penche,  
Et devant le Seigneur courbe sa tête blanche.



Ecoutez-la, Seigneur, et pour elle, et pour nous !  
 Cette femme, ô mon Dieu, qui vous prie à genoux,  
 Ne la repoussez pas ! Soixante ans à la gêne,  
 Et toujours courageuse, elle a porté sa chaîne :  
 Une heure de repos avant le grand sommeil !  
 Avant le jour sans fin, quelques jours au soleil !

---

### MARJE

Du bois de Ker-Mélô jusqu'au moulin de Teir,  
 J'ai passé tout le jour sur le bord de la mer,  
 Respirant sous les pins leur odeur de résine,  
 Poussant devant mes pieds leur feuille lisse et fine,  
 Et d'instant en instant, par-dessus Saint-Michel  
 Lorsqu'éclatait le bruit de la barre d'Enn-Tell,  
 M'arrêtant pour entendre : au milieu des bruyères,  
 Carnac m'apparaissait avec toutes ses pierres,  
 Et parmi les menhirs erraient comme autrefois  
 Les vieux guerriers des clans, leurs prêtres et leurs rois.  
 Puis, je marchais encore au hasard et sans règle.  
 C'est ainsi que, faisant le tour d'un champ de seigle,  
 Je trouvai deux enfants couchés au pied d'un houx,  
 Deux enfants qui jouaient, sur le sable, aux cailloux ;  
 Et soudain, dans mon cœur cette vie innocente,  
 Qu'une image bien chère à mes yeux représente,  
 O Maï ! si fortement s'est mise à revenir,  
 Qu'il m'a fallu chanter encor ce souvenir.  
 Dans ce sombre Paris, toi que j'ai tant rêvée,  
 Vois ! comme en nos vallons mon cœur t'a retrouvée !

A l'âge qui pour moi fut si plein de douceurs,  
 J'avais pour être aimé trois cousines (trois sœurs) ;  
 Elles venaient souvent me voir au presbytère ;  
 Le nom qu'elles portaient alors, je dois le taire :  
 Toutes trois aujourd'hui marchent le front voilé,  
 Une près de Morlaix et deux à Kemperlé ;  
 Mais je sais qu'en leur cloître elles me sont fidèles :  
 Elles ont prié Dieu pour moi qui parle d'elles.  
 Chez mon ancien curé, l'été, d'un lieu voisin



Elles venaient donc voir l'écolier leur cousin ;  
 Prenaient, en me parlant, un langage de mères ;  
 Ou bien, selon leur âge et le mien, moins sévères,  
 S'informaient de Marie, objet de mes amours,  
 Et si, pour l'embrasser, je la suivais toujours ;  
 Et comme ma rougeur montrait assez ma flamme,  
 Ces sœurs, qui sans pitié jouaient avec mon âme,  
 Curieuses aussi, résolurent de voir  
 Celle qui me tenait si jeune en son pouvoir.

A l'heure de midi, lorsque de leur village  
 Les enfants accouraient au bourg, selon l'usage,  
 Les voilà de s'asseoir, en riant, toutes trois,  
 Devant le cimetière, au-dessous de la croix ;  
 Et quand au catéchisme arrivait une fille,  
 Rouge sous la chaleur et qui semblait gentille,  
 Comme il en venait tant de Ker-barz, Ker-halvé,  
 Et par tous les sentiers qui vont à Ti-névé,  
 Elles barraient sa route, et par plaisanterie  
 Disaient en soulevant sa coiffe : « Es-tu Marie ? »  
 Or celle-ci passait avec Joseph Daniel ;  
 Elle entendit son nom, et vite, grâce au ciel !  
 Se sauvait, quand Daniel, comme une biche fauve,  
 La poursuivit, criant : « Voici Maï qui se sauve ! »  
 Et, sautant par-dessus les tombes et leurs morts,  
 Au détour du clocher la prit à bras-le-corps :  
 Elle se débattait, se cachait la figure ;  
 Mais chacun écarta ses mains et sa coiffure ;  
 Et les yeux des trois sœurs s'ouvrirent pour bien voir  
 Cette grappe du Scorf, cette fleur de blé noir.

---

## HISTOIRE D'IVONA (1)

### I

#### LES AMOURS

J'aime une jolie fille.  
 Ivona, tel est son nom.

---

(1) Ces trois chansons ici rassemblées sont tirées de la prose de Cambry, qui les avait prises du breton.



Qu'en dit-on ?  
 Déjà c'était ma folie  
 Lorsqu'elle entra, blonde enfant,  
 Au couvent.

Non ! dans toute la Cornouaille,  
 De Lo'-Christ à Kemperlé  
 Sur l'Ellé,  
 Il n'est œil noir qui la v'ille  
 Cœur plus aimant que le sien,  
 Je crois bien.

Rien qu'en voyant sa tournure,  
 Les jeunes femmes de Scaer,  
 Du bel air,  
 Ont imité sa parure ;  
 Mais sa marche et ses appas,  
 Oh ! non pas.

Pour écrire cent volumes  
 Traitant de ses qualités  
 Et beautés,  
 Quand j'aurais toutes les plumes  
 Dont s'habillent les oiseaux,  
 Gais et beaux ;

Comme une immense écritoire  
 Où ma plume irait s'emplier  
 A plaisir,  
 Quand la mer en encre noire  
 Pourrait se changer demain  
 Sous ma main ;

Bref, quand le monde lui-même  
 Serait couvert tout entier  
 De papier,  
 Pour chanter celle que j'aime  
 Le temps manquerait toujours  
 A mes jours.



## II

## LA NOCE

Quand la jeune Ivona, cette fille merveille,  
 Se maria, ce fut la noce sans pareille :  
 Des courses de chevaux, des luttes, un repas,  
 Tels que depuis un siècle on n'en connaissait pas ;  
 Plus de mille invités, des mendiants sans nombre ;  
 Cidre sous le hangar, et cidre encore à l'ombre ;  
 Deux cents coups de fusil en passant par le bourg,  
 Et des musiciens à rendre un homme sourd.  
 Le curé chantait fort, et riait sous son livre  
 D'entendre sur le plat sonner argent et cuivre.  
 Mais bien plus, croyez-moi, que danseurs et lutteurs,  
 La veille, on admira deux habiles chanteurs,  
 Qui, le poing sur la hanche et dressant les oreilles,  
 En l'honneur des époux nous dirent des merveilles ;  
 Ils déclamaient en vers comme des bacheliers ;  
 Tous deux, suivant l'usage, avaient sur leurs souliers  
 Des lacets rouge et bleu ; debout devant la porte,  
 L'avocat du garçon commença de la sorte :

*Premier chanteur*

Salut aux cœurs joyeux, ouverts et sans façon !  
 A vous gloire et bonheur, gens de cette maison !  
 Or, sans plus de détours, amis, où donc est-elle  
 La perle du logis, la fleur qu'on dit si belle ?  
 Ce vase de parfums qu'on me cache avec soin,  
 Un jeune homme amoureux l'a respiré de loin :  
 Il soupire, il languit ; pour sécher tant de larmes  
 Je suis venu ; ma voix, hélas ! a peu de charmes ;  
 J'ignore les apprêts d'un langage doré ;  
 Mais je suis jeune encore, un jour je m'instruirai.

*Second chanteur*

Votre salut nous plaît, et tant de gentillesse  
 Déjà vous a gagné le cœur de la vieillesse.



C'est un malheur bien grand, mais l'amour de vos yeux,  
 Celle que vous cherchez ne vit plus en ces lieux ;  
 Le vase de parfums n'est plus ; nous n'avons guère,  
 Hélas ! à vous offrir que des vases de terre :  
 Le ciel nous a ravi l'ange, notre trésor.  
 L'ange qui nous aimait, que nous aimions encor,  
 A fui cette maison ; dans une solitude  
 Il habite avec Dieu, sa grande et chère étude.  
 Au fond d'un cloître saint l'enfant a transplanté  
 Le beau lis odorant de sa virginité :  
 Là, tous deux s'éteindront sous la cendre et les larmes,  
 Pour refleurir au ciel avec de nouveaux charmes.  
 Adieu donc, étranger, adieu ! Dans notre cœur  
 Nous trouvons mille vœux, tous pour votre bonheur.

*Premier chanteur*

Quand les chiens dépistés abandonnent la voie,  
 Maladroit le chasseur s'il lâche aussi sa proie !  
 Donc je poursuis la mienne, et, tant qu'il sera jour,  
 Je courrai mon gibier, mon beau gibier d'amour.  
 Certes, le jeune ami pour qui je bats la lande  
 Est digne de goûter à cette chair friande :  
 Garçon raide et nerveux, nul ne l'a surpassé  
 A conduire un sillon, à creuser un fossé ;  
 Mieux qu'un musicien il jouerait de la flûte ;  
 C'est un cerf à la course, un serpent à la lutte ;  
 Quand sa charrette verse en un mauvais chemin,  
 Lui, pour la retenir, n'a qu'à tendre la main ;  
 Il a tué dix loups, vingt blaireaux, et sa porte  
 Témoigne à tout passant de ce que je rapporte.  
 Bref, le fléau du loup l'est aussi du voleur :  
 Lui-même il a livré leur chef à son seigneur ;  
 Et tous craignent si bien son fusil et sa force,  
 Qu'ils courent vers le bois dès qu'il brûle une amorce.

*Second chanteur*

Vos mérites sont grands ; celle que vous cherchez  
 A ses talents aussi, précieux mais cachés.



Oh ! l'habile fileuse, et qu'aisément l'aiguille  
 Passe et repasse aux doigts de notre jeune fille !  
 Quand, par un beau matin, aux dames du manoir  
 Elle porte le lait tiré la veille au soir,  
 Comme ses pieds sont vifs, et comme sur la route  
 Elle court, sans verser autour d'elle une goutte !  
 Quel jeune homme amoureux, quel jeune homme menteur  
 Dirait qu'il en reçut un seul coup d'œil flatteur ?  
 Et les jours de Pardon, la ronde commencée,  
 Voyez-la, toute rouge et la tête baissée,  
 Entre ses jeunes sœurs cacher son embarras,  
 Danser, et les tenir chacune par le bras ;  
 Et jamais un garçon dont la bouche trop tendre  
 Hasarderait des mots qu'il ne faut pas entendre ! —  
 Inutiles regrets, éloges superflus !  
 Nous vantons notre vierge, et nous ne l'avons plus !

*Premier chanteur*

Que ne m'avez-vous dit, hier, à la même heure :  
 « Ne venez pas ! le deuil est dans notre demeure. »  
 Non, non ! vous me trompez ; l'ange, votre trésor,  
 L'ange que nous aimons chez vous habite encor.  
 Tout le bourg eût appris sa fuite ; à son passage,  
 Chacun eût retenu la vierge belle et sage.  
 Aux cimetières noirs les ifs sont destinés,  
 Les beaux lis odorants pour les jardins sont nés.  
 Ne blessez pas ce cœur plus tendre qu'une cire ;  
 Conduisez par la main celle que je désire ;  
 Faites dresser la table ; et que les fiancés  
 Près de leurs vieux parents par nous deux soient placés !

*Second chanteur*

Il faut vous obéir, ami ! votre prière,  
 Vos plaintes ont forcé le seuil de ma chaumière.  
 Je vais vous présenter celles qui sont ici.  
 Un moment sous cet arbre attendez. — Me voici.  
 Ouvrez, ouvrez les yeux ! Est-ce là votre rose ?